

THIERRY DIMANCHE

CERCLES DE FEU

roman



LE QUARTANIER

I

LES HABITATS
PYRODÉPENDANTS

LE VENT dans les branches. Une odeur de cendre humide et de végétaux en décomposition. Le craquement des brindilles sous les petits bonds des merles.

Tout autour, l'intensité olive de la frondaison, les feuilles de peuplier tremblant comme autant de minuscules cymbales. Les mouches dégèlent une à une, volent un peu saoules sur un bleu que rien n'entache.

Le ciel dense de mai.

Entre les crosses de fougère massées en poings compacts, les érythrones et les trilles se renouvellent. Le bois mort recommence à respirer sous l'action des bactéries et des insectes. Les tussilages, les pissenlits se partagent le bord de la route.

Le marcheur s'est trop approché, à ses pieds une coulèvre se déroule comme un ressort crochi, gueule ouverte. Il sursaute et une exclamation lui échappe, réflexe ridicule absorbé par le bruissement des feuilles.

Des souffles glacés chassent les courants chauds, grand va-et-vient d'entre-saison où tout paraît possible, débâcle

et retour du froid, floraison précoce, inondation, canicule, neige tardive, microrafales, brûlure ou gel des pousses.

Le circuit sonore de l'eau. Le réacheminement liquide des dépôts et des nutriments dans la masse terrestre qui les digère. Au pied d'une source, le marcheur est délesté par les tintements et les irisations.

Plus tard, plus loin, une auto file. L'homme au volant tire une longue bouffée de sa cigarette, qu'il laisse ensuite s'élever par le rectangle du toit ouvrant. Dernier paquet, juré. Le mégot enflamme brièvement quelques plantes sèches.

Il a presque gelé ce matin, mais maintenant le soleil tape fort. Des vrilles et de jeunes tiges déjà ternies par une couche de poussière pointent au travers des résidus organiques de l'année précédente. Un lièvre s'approche puis s'immobilise le temps que se dissipe le filet de fumée.

DANS DEUX JOURS, Thomas Thériault aura eu le temps de rejouer en boucle le film de ses trente-deux ans et de tresser ce voyage avec le reste de sa vie. De Thunder Bay jusqu'aux abords de Péribonka, pas loin de deux mille kilomètres à conduire sa vieille Volvo, rescapée de tous les cancers et qui lui permettra de faire cavalier seul si les choses se gâtent.

À Péribonka, il présentera l'un à l'autre ses deux compagnons de chasse, jouant au mieux de leurs dispositions respectives, dans une orchestration périlleuse où le chiffre trois tient un rôle ambivalent, porteur d'équilibre autant que de chaos. Thomas préfère les expéditions en solitaire, mais sait qu'on doit faire équipe pour les cueillettes ambitieuses. Après des excursions qui auraient pu très mal tourner, il

1. *Les habitats pyrodépendants*

ne s'illusionne plus sur sa capacité à survivre en forêt. Il se compte, sans complaisance, parmi ces mangeurs de viande qui ne sauraient jamais éviscérer un animal. Sa communion avec la nature passe par une fréquentation assidue et intuitive peuplée de rêveries qu'alimente un penchant pour les humeurs noires.

Les expéditions à deux ont quant à elles le défaut de créer, au bout de quelques jours, une intimité encombrante, propre à ruiner l'expérience. À trois ou quatre, d'une certaine manière, on est plus tranquille.

De part et d'autre de la route, les bois se décrispent de plus belle. Tout percole en révélant l'activité de longs mois de dormance. Le vert tendre des jeunes pousses de peuplier balise le trajet du moyen-nord ontarien jusqu'aux étendues abitibiennes, indiquant les endroits propices à l'éclosion des champignons de printemps : verpes, gyromitres, morilles, espèces qu'on n'observe généralement plus passé la mi-juin, lorsque l'écosystème a atteint sa pleine activité. Pour un peu, Thomas verrait surgir en direct ces fungus éclaireurs pendant que sa voiture file comme une abeille obèse.

Sauf pour certains endroits irrésistibles, il s'interdit toutefois de prospecter, puisqu'on l'attend.

Entre les secteurs plus urbanisés, il suit un itinéraire fait de plantations, de terrains vagues et de patelins qui vivent grâce aux truck stops et aux bed and breakfast dispersés aux abords du lac Supérieur et en d'autres endroits plus improbables, flancs de collines ou bras de rivière propices à la pêche.

Il roule une dizaine d'heures vers l'est, longe le lac Huron, puis arrive à Sudbury, ville minière de cent cinquante mille

âmes où il va s'écrouler pour la nuit, les saletés du pare-brise encore imprimées sur ses rétines.

La journée l'a abruti. Il passe à la réception de l'hôtel sans ses bagages, entend à peine les instructions habituelles et marche nonchalamment vers l'ascenseur. Il pousse la porte de la 224 et laisse tomber ses vêtements un à un sur le plancher en se traînant les pieds jusqu'à la douche. Avec la buée, ses démons s'évaporent. Partir ou étouffer : dans sa poitrine, le nœud d'angoisse des dernières semaines se desserre.

Il s'endort sur l'édredon, serviette blanche autour de la taille, comme un Jésus tombé de sa croix.

REPRENDRE la route et sortir de la ville. Rouler sur l'affreux boulevard Kingsway vers la campagne, traverser cette région aplanie par une météorite plus d'un milliard et demi d'années auparavant. Les arbres, essentiellement des espèces colonisatrices, sont minuscules et se débattent pour vivre au creux de la pierre noire et dans les failles du béton.

La vie après la mort, se dit Thomas.

Ces formations lunaires omniprésentes, dévastées par le soufre, témoignent de l'époque où on fondait le nickel à ciel ouvert. Les émanations ont littéralement brûlé l'humus, mais au terme de décennies de décontamination et de reverdissement obstiné, Sudbury est beaucoup moins laide qu'autrefois.

Une dernière nuit au motel et quelques étapes de ravitaillement avant de rejoindre Claude et Paul-Marie. Il laisse derrière lui la ville de North Bay, puis bifurque vers la fron-

1. Les habitats pyrodépendants

tière québécoise. À partir de là, il se limitera à inspecter deux petits sites d'incendie forestier.

Il marche dans un brûlis à Senneterre, n'espérant rien. Il s'agit de se faire l'œil, de confronter les songes hivernaux à la matière, dans ce milieu de transition sur le point de grouiller d'organismes. Il a deviné dès l'approche que les pompiers ont été rapides. Même si le chemin de terre est bordé de pins et de peupliers noircis jusqu'à la cime sur plus de deux kilomètres, le terrain demeure moussu par endroits et, en périphérie, la végétation repousse allègrement.

Il arrive bientôt à ce qui a dû être le foyer initial. Il écrase un autre mégot sur le sol carbonisé. Un secteur d'environ vingt mille mètres carrés – deux hectares – s'étend devant lui, où les arbres noirs s'enchevêtrent comme dans un jeu de mikado. Le reste, une cinquantaine d'hectares, est à oublier.

Un singulier mélange d'anxiété et d'apaisement l'enveloppe. Ce fouillis de matière sombre est un étrange envers de l'hiver. Thomas sent que pourrait revenir d'une seconde à l'autre cette lassitude qui, chaque année, lui fait regretter le moindre contact avec le monde civilisé. Il retourne à sa voiture, le regard perdu dans le paysage au relief dénudé et cendreux.

Peut-être vaudrait-il mieux s'installer quelque part. Remédier au gâchis qu'est en train de devenir son existence. Nouvellement célibataire – ou c'est tout comme –, il ignore s'il sera au chômage à son retour à Thunder Bay. Ses absences fréquentes finiront par lui coûter son emploi, c'est presque certain. Il suffit qu'il aperçoive une morille ou qu'une odeur inconnue lui passe sous les narines, et il repart, aveugle à sa vie qui se délite dans les rétroviseurs.

Il dépasse Lebel-sur-Quévillon, Waswanipi puis Chapais. Il rendra visite à ses connaissances éparpillées en Abitibi-Témiscamingue une autre fois. Il n'est pas tout à fait présent, il s'abandonne à un étrange recueillement où les gestes s'organisent d'eux-mêmes, où, comme dans les rêves de chasse prémonitoires, les sens s'aiguisent. La lumière décline, les contrastes se dissolvent peu à peu. Une fraîche soudaine opacifie le pare-brise et force Thomas à mettre un peu de chauffage.

La transe où l'ont plongé la conduite et les harmonies aléatoires de Terry Riley n'altère pas l'attention qu'il porte à la route et à ses abords. Cette musique l'aide à mieux voir. Renards, écureuils, cervidés, porcs-épics morts ou vifs, bouts de bois et morceaux de pneus, de ferraille – il a développé une sorte de radar.

Dans la dernière portion du trajet, il traverse une réserve faunique au couchant et voit au loin une bête haute sur l'asphalte. C'est un mastodonte des tourbières. Un énorme orignal, une femelle, qui s'enfonce lentement dans le fossé, l'air somnolent. Thomas ralentit, laisse passer le dix-roues qui le suivait de loin, des camionnettes en sens inverse, puis il s'arrête, avant de faire demi-tour en baissant le volume de la musique. Il se tasse sur l'accotement sans couper le moteur, descendant la vitre côté passager. La bête se tient de profil parmi les arbustes à l'orée du bois d'épinettes.

Étrangement indifférente, elle tourne la tête, fixe Thomas, reste immobile quelques secondes. Puis brusquement elle tend sa croupe vers la voiture, ses orifices bien en évidence, jusqu'à ce que jaillisse un puissant jet d'urine dont émane une vapeur chaude. Odeur de limon, d'orage, de transpi-

1. Les habitats pyrodépendants

ration, de sauge. Le bruissement des feuilles s'est presque arrêté. Les dernières gouttes atterrissent dans la mousse et sur le tapis de jeunes éricacées, pendant que les circonvolutions du clavier de Riley s'achèvent sur une longue note à la modulation ambiguë.

Thomas, hypnotisé, contemple la bête jusqu'à ce qu'elle s'engouffre dans la forêt en atténuant la lumière derrière elle.

1. CLAUDE

ENCORE un mal de bloc en milieu de nuit. Comme si je tolérais pas le retour de la chaleur...

Dès que le soleil s'est montré dans la maison, je me suis levé pour ranger le bordel. Des serviettes de bain puantes, les jouets et les vêtements de la plus jeune, des factures de chauffage et d'avocat, des journaux, des bouteilles à mettre aux vidanges, des cartes routières, des outils, des accessoires de camping, des cendriers, de la vaisselle sale... J'avais des invités, ce soir-là, et ma préado reviendrait de chez sa mère quelques jours plus tard.

Dans le miroir, j'avais l'impression de pas voir le bon visage. Dans un sens, c'était ça. L'insomnie, l'hiver qui finissait plus, les voyages. J'avais travaillé comme une bête, mais je m'étais pas enrichi d'une cenne. J'étais fatigué, à mon âge la fatigue se voyait. J'avais beau me raser, me jeter de l'eau dans la face, c'était toujours pas le gars que je connaissais, pas la bonne tête. Pis la Satan de migraine arrangeait rien...

La bonne nouvelle du jour : un contrat que j'avais accepté en prévision d'un temps mort et qui m'aurait imposé la ges-

1. *Les habitats pyrodépendants*

tion d'une équipe entière de planteurs d'épinettes au nord du Lac-Saint-Jean venait d'être reporté. Merci, Gaétan! Au début de l'hiver, j'avais prospecté des minéraux au Pérou avec mon oncle Ben, puis j'étais rentré au Lac pour former des jeunes travailleurs forestiers, en salle. J'avais pas le goût de m'occuper de planteurs inexpérimentés juste après. Ça me laissait non pas une, mais deux semaines pour tenter ma chance comme cueilleur dans les feux, après quelques jours à Péribonka avec ma fille.

Je marchais d'une pièce à l'autre, je triais des factures et des lettres recommandées, je rappelais ma mère, pis ma sœur, entre les rouleuses de tabac gras que je fumais sur le balcon en regardant ma pelouse encore jaune. J'ai effiloché les restes du poulet commandé la veille, j'ai relu une dernière fois ma liste de matériel.

Briquets, boîtes d'allumettes, bonbonnes de propane, couvertures thermiques, imperméable deux-pièces, tentes, bidons d'essence, canifs, paniers et filets de cueillette, bas de laine en alpaga, couverture en polar, kit de séchage, walkie-talkie, génératrice, treuil, fusées de détresse, bottes en tout genre, j'avais tout rassemblé près de la porte ou dans le pick-up.

C'EST Paul-Marie – un Français qui avait déjà cueilli avec Thomas – qui s'est présenté le premier, juste avant que la nuit tombe, avec une quantité astronomique de stock. J'étais content de mettre une face sur le nom du gars. Il m'avait appelé deux fois en chemin parce qu'il s'était perdu malgré son GPS et ses cartes du continent au complet.

Aucune idée comment il avait fait, mais parti de Trois-Rivières il s'était ramassé à Charlevoix, puis il était retombé dans le parc de la Mauricie. Après il était passé du mauvais bord du Lac-Saint-Jean. Deux heures plus tard, il était enfin arrivé à Péribonka. Il m'a rappelé. Il trouvait pas ma rue.

Je l'avais jamais rencontré, mais je m'étais fait une image mentale de lui. Il parlait avec un accent tout déformé par trente ans de vie au Québec. Comptable agréé à son compte, m'avait dit Thomas. Spéculateur dans ses temps libres. Père de trois, grand-père de quatre.

— Toc-toc, il a dit à travers le moustiquaire du salon.

— Oué! j'ai répondu, avant d'ouvrir et de lui souhaiter la bienvenue dans nos terres.

— Je te surprends pas en bonne compagnie, j'espère?

— Oui, j'étais tout seul.

— Ah bon.

— C'est une joke. Rentre.

Assez costaud, mais les épaules affaissées – comme si on avait planté une poire dans un bock. Cheveux grisonnants, gros favoris en laine d'acier, sourcils en broussaille et nez long et mince. Un descendant de paysans avec une touche hirsute, de sanglier.

Dans l'entrée, j'apercevais son gros vus, un Ford Explorer récent, et la chaloupe de quatorze pieds arrimée sur une remorque qu'il tractait. La chaloupe était visiblement pleine de matériel couvert d'une bâche sur le point de fendre. On aurait dit que le gars partait pour six mois.

Il est entré. En attendant Thomas, je lui ai offert une bière locale. La Sagalane Station. Un peu amère pour moi, brassée avec du gazon ou je sais pas quoi, mais l'étiquette était

1. *Les habitats pyrodépendants*

belle. On a trinqué. La température se rafraîchissait, j'ai pu éteindre les ventilateurs.

— Fait que toi, j'ai dit, ça te fait pas trop peur de partir au milieu de nulle part, dix jours de temps, avec deux crotés comme nous autres ?

— Si ça ressemble à 2006, on aura pas le temps de s'ennuier.

— Tu manques pas d'équipement, en tout cas.

— On verra, il a répondu avant de prendre une autre gorgée prudente de la Sagalane. Les morilles sont la priorité, mais j'aimerais bien pêcher, aussi. Si près du lac Albanel, je m'en serais voulu de pas avoir ma chaloupe.

— Crisse de beau lac, oui. Mais par temps venteux, c'est facile en maudit de chavirer...

— Tu parles à un vieux loup de mer... En France, puis à Baie-Comeau, j'ai navigué avec plus petit que ça dans des secteurs assez difficiles. Je connais bien mon embarcation.

— Pas de problème. Mais je vais t'attendre sur la berge avec ma canne à moucher.

Je l'ai averti qu'on irait peut-être pas très loin, le lendemain. Fallait penser à la logistique, ensuite on pourrait partir en reconnaissance. Juste au cas où – on passerait par là de toute façon –, on pourrait aussi jeter un œil au site où Thomas et lui avaient chassé leurs premières morilles de feu, deux ans auparavant.

J'AI DÉPLIÉ mes nouvelles cartes forestières sur la table. Paul-Marie touchait plus à sa bière. Ça le regardait. Je m'en suis débouché une deuxième même si ma bouche commen-

çait à goûter le pesto. Je lui ai dit qu'on allait devoir planifier avec précision nos déplacements vers les sites d'incendie. Il m'écoutait poliment et hochait la tête, l'air de dire qu'il savait déjà tout ça. On avait beau avoir les meilleures informations, les chemins figurent pas tous sur les cartes, pis ça peut devenir infernal dans le temps de le dire. Pour éviter de se perdre, faut tenir compte du type de relief et des caprices de la météo printanière, pis faire une petite prière à sainte Anne.

Je me suis ouvert une autre bière. Je savais plus trop de quoi parler, j'évitais d'entrer dans les détails pour pas avoir à tout répéter quand Thomas arriverait. Enfin, il s'est parqué devant la maison. Je l'ai reconnu à l'oreille, à sa musique de badtrip d'acide. On l'entendait jusque dans le salon.